63e ANNÉE (7e Série) N° 19 7 MAI 1953

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Souffle de Pentecôte. — II. La Gaule chrétienne, à l'époque franque. — III. A l'époque carolingienne. — IV. Un janséniste lyonnais, Alexandre Bergasse. — V. Un soldat de Napoléon. — VI. M. Merleau-Ponty au Collège de France. — VII. Un exorcisme à Plaisance, en Italie. — VIII. Un Gibraltar russe, en Albanie. — IX. Changements de structure en Chine. — X. Les Termites. — XI. La pratique religieuse en Russie. — XII. Eloge de l'Eglise catholique par un pasteur méthodiste.

I

C'est avec des accents de triomphe et de joie que le R. P. Rouquette nous parle dans les *Etudes* de janvier 1953 de la **Mission de Lens.** A la suite de ce titre même, il se sent pressé d'ajouter, en sous-titre : « *Souffle de Pentecôte* ». Et son article débute par cette ligne :

— « La puissance de l'Esprit-Saint éclate dans l'Eglise de France. »

Il y a longtemps que nous n'avions entendu chez nous de tels accents. Les tableaux que l'on traçait de la vie chrétienne en France étaient le plus souvent colorés dans les tons sombres, avec de rares traits de lumière.

Et quelle est la raison de l'enthousiasme du R. P. ? Il nous le dit sans retard :

— « Tandis qu'en novembre, je parcourais les quelque trente paroisses du bassin de Lens, où se donnait la mission dirigée par le P. Jean-François Motte, franciscain, comme une obsession me revenait ce cri que le Voyant de l'Apocalypse attribue à l'Agneau de Dieu : « Voici que je fais toutes choses nouvelles... »

Et il conclut :

— « Je n'hésite pas... à voir dans le renouveau des missions paroissiales, tel que le conçoivent le P. Motte et son équipe, un événement dont l'importance ne peut guère être comparée qu'à la naissance de la J.O.C. »

Tout le clergé de langue française auquel notre Revue est adressé se doit de participer à cette joie, de connaître, au moins en gros, de quoi il s'agit et de se préparer à entrer dans le mouvement de rénovation qui s'ébauche.

Les missions, telles qu'elles ont si longtemps réussi en France, semblaient devenir de moins en moins efficaces.

— « La formule des missions est à renouveler. Elle ne correspond plus au climat... »

Cette formule à l'emporte-pièce est d'une plume que l'on reconnaîtra : celle du cardinal Saliège. Et pourtant que de bien elles ont fait : au XVIIe, au XVIIIe, et surtout au lendemain de la Révolution, au début du XIXe siècle ! On pouvait cependant dire, sans jeu de mots, que l'une des preuves que la France était en train de devenir un pays de mission, c'est que les missions n'y prenaient plus, n'y agissaient plus !

En quoi consiste donc la formule nouvelle ? L'intuition du P. Motte a été double : — 1° Substituer des missions « régionales » aux missions paroissiales, — et 2° susciter par la mission des institutions permanentes d'évangélisation, en faisant des paroisses des communautés de charité communicative.

On pourrait dire tout simplement : retour à l'esprit apostolique primitif, alors que tout vrai chrétien devenait apôtre, et que l'Evangile ne se répandait pas seulement par les membres du clergé, mais par tout fidèle convaincu. La pastorale paroissiale ordinaire serait devenue une sorte de sommeil paisible, sans inquiétude, sans ambition conquérante. Ce qu'il faut faire, avant qu'il soit trop tard, c'est « de faire sortir les pratiquants de leur individualisme et de créer dans les paroisses des communautés de militants laïques capables de révéler peu à peu le christianisme aux incroyants. »

Nous avons dit, dans notre dernière Causerie, que le P. Lombardi en Italie, travaillant « pour un Monde nouveau », commence par des retraites spécialisées, pour réveiller les élites, les enflammer. Puis il s'adresse à tout un diocèse à la fois, donc à des multitudes de paroisses, grâce à un réseau de téléphones et de hauts-parleurs.

L'idée semble la même que chez le P. Motte, bien que les moyens employés diffèrent.

Voyons ce qui s'est passé à Lens. Il y eut une préparation qui ne dura pas moins de trois années. Après quoi, la mission s'est étendue simultanément à trente paroisses du bassin houiller de Lens, comprenant environ 200.000 habitants. Ce bassin est marqué sous la lettre B dans la classification de l'abbé Boulard, ce qui veut dire : « *mentalité à fond chrétien, mais pratique restreinte* ».

Les enfants sont pratiquement tous baptisés, font la première communion. Mais chez les adultes, la pratique descend lamentablement : sur 178.000 adultes, 14.000 pratiquants adultes, dont un tiers d'hommes et deux tiers de femmes. Au total 8 %, chez les adultes. Mais moins de 3 %, dont la moitié de Polonais, chez les mineurs du fond : 710 mineurs

pratiquants sur 30.000 ! La grosse majorité des pratiquants appartient aux classes dites moyennes, bourgeoisie et employés.

La nouveauté principale ici a été la mise en marche simultanée de la mission dans le bassin entier. Mais la vraie mission, on ne saurait trop le redire, ne s'est pas déroulée seulement durant les trois semaines du 9 au 30 novembre 1952, « elle s'étend sur trois années d'intense préparation collective. *Elle est l'œuvre du clergé paroissial plus que des missionnaires.* »

C'est nous qui soulignons cette dernière phrase qui est capitale. Nous avons parlé à plusieurs reprises du *travail en équipe* qui se propage dans nos doyennés, groupe tous les prêtres d'un canton, les réunit régulièrement tous les 15 jours, avec des buts définis et un programme toujours « constructif », puisque cette épithète a remplacé celle de saint Paul qui avait le même sens : « édifiant ».

Mais en quoi consiste donc cette préparation de trois ans, faite par le clergé ? Que nous demande-t-on ? — Rien d'inabordable : un spécialiste fait le tour de la région. Il étudie la situation sociologique et religieuse, il dresse un plan sommaire. Les trente curés de paroisses se distribuent en six commissions pastorales : sociologie religieuse, — liturgie, — enseignement, — catéchisme, — Action catholique générale, — Action catholique spécialisée. Les présidents de ces six commissions forment un Conseil d'archiprêtré, qui naît spontanément des besoins du moment, mais qui survivra, en raison du bien réalisé par lui.

— « Si la mission n'avait eu que ce seul effet, affirme le P. Rouquette, elle aurait déjà atteint par là un résultat d'une fécondité immense. »

Naturellement, les aumôniers diocésains participèrent à ces sessions. Chaque paroisse dressa, dans le cadre général de la région, son plan particulier correspondant à ses besoins spéciaux. Ces objectifs furent communiqués aux fidèles dans une « pré-mission en novembre 1951 », donc un an d'avance. Pendant deux dimanches, les prédications eurent pour objectif de faire comprendre à tous les chrétiens leur devoir d'apostolat, le devoir de « participer à l'avènement du royaume de Dieu ». Les militants qui donnèrent leurs noms firent une retraite de trois jours. Dans les quartiers, en mai 1952, des réunions de *prière mariale* autour des foyers militants, amorcèrent des « communautés de quartier » qui devaient être l'un des fruits de la mission même.

Cette dernière comporte 150 religieux de tous ordres, mêlés dans chaque équipe paroissiale. D'abord mission à l'église, deux semaines seulement, et sur un type rénové, sans propagande extérieure, et plutôt sous forme de retraite, donc de travail en profondeur, destiné à créer chez les pratiquants cette religion moins individualiste, plus communautaire, plus communicative, qui doit être celle de demain, dans toutes nos paroisses.

On pourrait peut-être exprimer la définition de ce mouvement comme ceci : *un passage d'une religion purement moralisante et tendant au salut individuel à une religion plus intérieure d'union au Christ-Sauveur et de travail à l'expansion de son règne.* La morale, cela va sans dire, garde ses droits et ses exigences — accrues — mais elle n'est qu'une suite, une conséquence de l'union au Christ. Et c'est bien ce que nous avons signalé ici, à plusieurs reprises : trois choses caractérisent l'Eglise de France en ce moment : *réveil liturgique et biblique, réveil apostolique, réveil mystique.* Tant que ces trois choses ne seront pas devenues générales chez nous, nous ne pourrons parler d'une restauration profonde.

En dehors de la *mission à l'église*, des missions spécialisées : ignénieurs, médecins, commerçants, membres de l'enseignement public, grands élèves du secondaire. Et retraites de militants, pour finir.

Un trait remarquable a été la mission de quartiers, de foyers en foyers. Simples réunions où chacun apportait ses questions, ses problèmes, contact intime avec le prêtre. Ce fut comme un incendie : chacun ouvrait son foyer, voulait recevoir les missionnaires, avoir la réunion chez soi ! Les capucins surtout ont excellé dans ce genre, qui était une nouveauté.

— « J'ai assisté, dit le P. Rouquette, à l'une ou l'autre de ces assemblées dans une cuisine de baraque, une dizaine de couples, ouvriers de jour ou très petits employés, un petit commerçant. Je ne crois pas avoir jamais rien vu qui m'ait donné aussi fortement l'impression d'Eglise primitive. Une simple prière, un très direct et fraternel examen de la situation religieuse et matérielle du quartier... »

Le P. conclut et nous conclurons avec lui :

— « La mission intérieure, telle que la pensent et la repensent le P. Motte et le C.P.M.I. (Centre pastoral des Missions à l'Intérieur) [1], est une des plus importantes entreprises apostoliques de notre temps. Elle est en train de devenir un des plus efficaces moyens de faire avancer le royaume de Dieu et de réformer sans révolution la pastorale ordinaire. »

Voilà bien en marche « le Monde nouveau », dont a parlé le pape Pie XII.

II

Nous avons nos problèmes. L'Eglise de tous les temps a eu les siens. Dans le n° 131 de la *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, de fin 1952, mais paru seulement en mars 1953, M. J. R. Palanque nous parle de **la Gaule chrétienne à l'époque franque.** Il s'agissait bien d'une ère nouvelle. Les Barbares avaient submergé le monde romain, détruit une civilisation, anéanti une légende, celle de la pérennité de l'Empire romain. Les catastrophes les plus extraordinaires se sont succédées. Les uns croient à la fin du monde prochaine, tel saint Eucher. D'autres se livrent à l'espérance. En réalité, l'effondrement n'est pas total. Les Barbares, Francs, Wisigoths, Burgondes, restent des « fédérés » de l'Empire, admirent la culture romaine, croient s'y agréger ! Cependant, que pense l'Eglise et que fait-elle ? Elle fait comme en notre temps, elle tâtonne, elle cherche sa voie, elle prie et attend les lumières d'en-haut. Il serait faux de croire que l'on a trouvé d'un seul coup la formule fameuse : *Passons aux Barbares !* C'est une expression d'Ozanam, mais elle est l'un de ces abrégés trop condensés qu'il faut savoir interpréter. On a souvent opposé, en cette matière, Salvien et Sidoine Apollinaire. Salvien aurait été le type du « collabora-

[1] Rappelons son adresse : 47, rue des Solitaires, Paris-19e.

teur » et Sidoine celui du « résistant ». La vérité est plus nuancée.

Salvien, dont on fait à tort un prêtre de Marseille, car il naquit, autour de 400, probablement, à Trèves, fut moins le promoteur ou le partisan du « nouvel ordre européen », qu'un « ascète », qui cherche des leçons morales dans les calamités publiques, et qui voit dans les invasions « un châtiment salutaire de Dieu pour les péchés de l'humanité ». Il connaît mal les Barbares, il oppose leurs vertus aux vices des Romains décadents, mais « ce n'est pas un traître à la cause romaine », si ce n'est « inconsciemment, sans l'avoir recherché ni peut-être même compris. »

Après la chute de l'empire romain, en 476, l'idéal politique romain ne vit plus que dans les souvenirs, chez certains esprits gardant un reste de culture ; il reparaîtra avec Charlemagne.

La règle politique d'alors, si l'on peut ainsi parler de ce qui n'a pas de règle, c'est le démembrement. Des frontières se dressent, au sein de l'ancien Empire. Il y a le royaume franc, le royaume wisigoth, le royaume burgonde, l'Italie ostrogothe, byzantine ou lombarde. Mais au sein même du royaume franc, le morcellement s'établit, disparaît, reparaît, au hasard des morts et des partages.

En tout cela, l'Eglise applique quelques principes généraux : d'abord le respect du pouvoir établi. Par exemple, un Césaire d'Arles, grand évêque en son temps et saint authentique, est ballotté durant les quarante ans de son épiscopat, entre la domination des Wisigoths, des Burgondes, des Francs, plusieurs fois victime de suspicions contradictoires, mais invariablement loyaliste envers le souverain du jour.

En second lieu, lorsque, parmi ces souverains changeants et en qui l'Eglise, la plupart du temps, ne pouvait voir que des hérétiques, ariens presque tous, il en surgissait un qui se révélait ou devenait franchement catholique, aussitôt les vœux de l'Eglise vont vers lui. Le nom de Constantin revient dans les mémoires ! Il reviendra jusqu'au sortir de la Révolution, avec Bonaparte !

« Du jour, écrit M. Palanque, où l'un des chefs germains fut catholique, une attraction irrésistible lui assura l'adhésion empressée du clergé gallo-romain. La conversion de Clovis facilita à coup sûr la conquête franque : il est frappant de lire à cet égard les compliments dithyrambiques d'Avit de Vienne, qui demeure néanmoins sujet loyal du roi burgonde. »

Nous venons de rapprocher Clovis de Constantin. Pour les deux, le problème historique est bien le même. Pourquoi se sont-ils convertis ? Fut-ce un trait génial d'esprit politique ? Fut-ce le mouvement sincère d'un esprit religieux quoique superstitieux ? Probablement les deux à la fois. Il est bien rare que dans de telles âmes et de telles destinées l'épuration des motifs se fasse de façon consciente. Au passage, M. Palanque rappelle les discussions récentes sur le lieu et la date du baptême de Clovis. Il est admis que le lieu fut Reims et non Tours, mais pour la date, on hésite entre 496, ce qui est la version de S. Grégoire de Tours, et 498 ou 499, ce qui fut la conclusion de Léon Levillain, voire même 506, comme l'a soutenu récemment l'historien belge Van de Vyver, contredit par Ferdinand Lot et J. Calmette. M. Palanque déclare que, pour lui, « la dernière date n'est pas exclue ».

En tout cas, la conversion de Clovis n'entraîna pas automatiquement la disparition du paganisme. Le P. de Moreau, dans sa monumentale *Histoire de l'Eglise en Belgique*, a étudié de façon exhaustive les survivances païennes et l'action des missionnaires évêques et des monastères, jusqu'au VIII^e siècle. Il conclut que la conversion des Francs Saliens, dans leur masse, ne commence qu'au début du VI^e siècle, pour s'achever deux cents ans plus tard. Ajoutons que les souverains même devenus catholiques furent loin d'être pour l'Eglise des protecteurs de tout repos. L'Eglise a constamment à se défendre contre leur arbitraire et leur despotisme. Notons qu'il ne faut plus dire que les évêques sont les « défenseurs de la Cité », comme on l'a dit trop longtemps, mais ils furent réellement et sous beaucoup de rapports les protecteurs des peuples : qu'il suffise de citer : Germain d'Auxerre, Loup de Troyes, Aignan d'Orléans, Sidoine de Clermont, puis, plus tard, Nizier de Trèves, Marovée de Poitiers, Grégoire de Tours, Héraclius d'Angoulême. En l'absence de toute organisation administrative, c'est à eux qu'on a recours en toutes choses : ravitaillement, irrigation, fortification, rachat des captifs, soin des malades, secours aux indigents, etc.

— « Il serait vain, a écrit excellemment Ferdinand Lot, d'essayer d'énumérer les attributions de l'évêque : il se mêle de tout, parce qu'il est sollicité de tous... Il est l'arbitre suprême, le juge moral, le père de ses diocésains... »

Deux traits enfin s'ajoutent à ce rôle de l'évêque, dont profite évidemment l'apostolat chrétien, c'est d'une part la création et la multiplication des paroisses rurales *du IV^e au XI^e siècle*, pour employer la formule d'Imbart de la Tour, et c'est d'autre part la fondation et les développements incessants des monastères, où se maintiendra le travail intellectuel, sous une forme évidemment amoindrie et un instant même réduit à un résidu presque informe, à l'exception toutefois de l'art religieux, qui gardera toujours, même aux heures les plus sombres un certain style, une certaine tenue.

— « Si on ne sait plus lire le grec, on a su s'inspirer de modèles asiatiques, que les pèlerins avaient l'occasion de contempler dans leurs voyages en Terre sainte ou que des marchands syriens avaient pu implanter en Gaule. »

Ainsi, par un filet très mince, la culture antique se perpétuait, en attendant l'heure de la résurrection.

III

Cette résurrection se réalise une première fois, grâce à la dynastie carolingienne. C'est ce que, dans la même Revue, et immédiatement après l'article de M. Palanque que nous venons de résumer, nous dit M. E. Delaruelle.

Cette **ère carolingienne** ne fait pas rupture avec l'ère mérovingienne. Elle en est la suite. Elle est bien franque. Mais elle essaie de renouer avec l'antiquité. Il restait une nostalgie dans les esprits. On mettait l'âge d'or dans le passé, alors, et non, comme on l'a fait au XIX^e siècle, abusivement et

illusoirement, dans l'avenir. C'est ce qui explique la tendance à « l'apocryphe », si frappante au début du IXe siècle. Les listes épiscopales s'allongent pour rejoindre les origines, les martyrologes sont corrigés dans le même esprit. On assimile Denys de Paris à Denys l'Aréopagite et à Denys le mystique.

— « Je croirais pour mon compte, écrit l'auteur, que c'est à la même époque que fit son apparition la Fausse Donation de Constantin, soit en 817, soit en 833. »

Et dans une longue note, M. Delaruelle donne ses raisons. Mais il croit que cet archaïsme se portant à de « pieuses fraudes » devrait être étudié systématiquement, pour expliquer les retouches faites à nos vies de saints, retouches, dont l'histoire a tant à se méfier, de nos jours. Il pense aussi qu'on devrait étudier le contenu des bibliothèques carolingiennes et qu'on y trouverait la trace des influences du passé. Exemple : saint Cyprien est le maître de cette génération, comme saint Augustin l'avait été du VIe siècle et le sera du XIIe. — Autre exemple : influence de l'*Historia tripartita* de Cassiodore sur les idées de Charlemagne aspirant au rôle constantinien d'évêque du dehors.

En troisième lieu, influence de la traduction par Hilduin des Œuvres de Denys le Mystique, en laquelle M. D. découvre « une portée politique », car il voit en Hilduin, « un champion de l'idée unitaire ».

Par-dessus tout, l'époque carolingienne fut une époque de « réceptions ». Saint Boniface « reçoit » les collections canoniques des papes ; Charlemagne « reçoit » solennellement l'*Hadriana*, ou collection canonique du pape Hadrien. Au lieu de créer son droit, l'Occident préfère sagement le « recevoir » tout fait de Rome. De même au Moyen Age scolastique, on recevra la philosophie toute faite du passé grec. Pareille « réception » pour la *cantilena Romana*, ce que nous appellerions le chant grégorien, en 789. Réception aussi de la Grammaire de Priscien et des Arts libéraux de Martianus Capella.

Par contre, aucune « réception » du Droit romain païen. La législation carolingienne est purement chrétienne et il lui manque des éléments qu'il faudra retrouver laborieusement plus tard.

Grande étude des Pères de l'Eglise.

— « Il en résulte... que, dans le domaine politique, autant est riche la mystique, autant sont pauvres les techniques de gouvernement et inefficaces. »

L'époque carolingienne est tout de même une époque de restaurations et, comme on l'a dit, d'archaïsme. On rétablit notamment la discipline pénitentielle, dans son ancienne rigueur, on s'efforce d'autre part de revenir au latin classique. De toutes manières, l'Eglise carolingienne inaugure une ère nouvelle. Elle est l'ère de l'*Imperium christianum*. Rome s'est détachée de Constantinople et regarde vers le royaume des Francs. L'empire de Charlemagne aura déjà un aspect de croisade, de conquête évangélique. Les guerres seront des « guerres de foi et pour la foi », des guerres saintes. Ce qui n'empêche pas l'Eglise de proclamer la *paix*, à laquelle « elle donne un contenu mystique et un sens juridique. » Un peu plus tard, dans le même esprit peut-être, Urbain II associera la Paix de Dieu en Occident avec la Croisade à l'Orient.

La civilisation carolingienne est enfin « une civilisation de la liturgie ». De là, l'importance du sacre, le rôle de Charlemagne dans l'Eglise, le caractère liturgique de la réforme bénédictine par S. Benoît d'Aniane, la place du serment dans la société féodale qui commence et, dans une autre direction, c'est encore par là que s'explique d'une part la pénitence publique de Louis le Débonnaire, et d'autre part la richesse des églises carolingiennes, dont les *Livres carolins* sont si fiers.

Sous tous ces derniers aspects, l'ère carolingienne n'est plus simplement *réceptrice*, mais bien *créatrice*. Elle commande toute la suite de l'ère médiévale. Telles sont en gros les conclusions de tout le mouvement d'études — très vaste — qui s'est accompli, ces dernières années, sur Charlemagne et son temps.

IV

Nous ne quitterons pas le même n° de la même revue, sans dire un mot de l'article de tête, intitulé : **Un janséniste lyonnais : Alexandre Bergasse** (1754-1820), par Louis Bergasse, probablement un arrière-petit-fils ou neveu du héros.

Alexandre Bergasse est un curieux personnage. Il naquit à Lyon, en 1754. Quand il arriva à l'âge des études secondaires, les jésuites venaient d'être expulsés. Il fut élève des Oratoriens ; toute sa vie en fut changée, il fut janséniste, comme il aurait pu être moliniste. Ses parents étaient dans le commerce. Il entra dans l'affaire, qui était un commerce de commission, chargement et banque. La maison prospérait. Il fit un beau mariage, avec une Jordan — vieux nom lyonnais — mais elle mourut moins de trois mois plus tard. Il se remaria avec une Moynier, qui était jeune et riche, et qu'il croyait malléable, en quoi il fut profondément trompé. « Je la modifierai comme je voudrai », avait-il écrit ! Mais l'illusion fut courte. Julie était un « caractère inquiet et turbulent », très indépendante. Elle fit à sa tête. Et ce fut l'austère et autoritaire Alexandre qui céda.

Au point de vue religieux, l'événement capital dans sa vie fut l'affiliation à la Société janséniste des « Amis de la vérité ». Elle était dirigée par l'oratorien Labat. Réunions au moins une fois la semaine : lectures, prières, discussions théologiques. On s'y encourage à cette morale rigide, qui est l'apanage et l'orgueil de la secte. Mais pardessus tout, on s'y intéresse puissamment à toutes les manifestations dérivées des convulsions du diacre Paris. On se nourrit de discours prophétiques. On attend la venue prochaine de l'Antéchrist et l'on s'y prépare.

Alexandre a l'impression de s'être « converti » en entrant dans la société. Il veut faire pénitence pour sa « vie trop séculière » d'auparavant. Il est lié avec les sommités du parti : les PP. Caussanel et Chaix, dominicains, Nigiller, joséphite, Desfours de Genetières et Léman du Martelet. Et Alexandre se sent si instruit des doctrines jansénistes sur la grâce et la liberté, qu'il se met à écrire. Il écrira beaucoup et cela jusqu'à la fin de sa vie.

Il a horreur du « pélagianisme » renouvelé par les jésuites, de la « fatale Bulle » *Unigenitus*, des persécutions atroces contre Port-Royal, etc. Il fréquente les Pères de l'Eglise, et les cite beaucoup ;

et à tout cela, il ajoute un « millénarisme » qui le console de la venue imminente de l'Antéchrist.

Mais voici la Révolution qui éclate ; A. Bergasse a 35 ans. S'il voit d'un bon œil la ruine du régime féodal, très vite il déchante, il flétrit les factions, condamne les excès de la Constituante où domine le tiers-état. Les événements se précipitent. Il est pris dans la révolte de Lyon contre la Convention. Mais il se cache, on ne le trouve pas, il est rangé parmi les émigrés et ses biens sont mis sous séquestre. En fait, il n'a pas quitté Lyon et il a des cachettes sûres. Il est tout entier plongé dans les prophéties de « Sœur Marie », membre très réputée de la secte janséniste.

Bref, quand la Terreur prend fin, contrairement aux « annonces », qu'il n'ose plus appeler des « prophéties », ni lui, ni son frère Louis, ni sa belle-sœur M^me^ Dominique Bargasse, n'ont perdu la vie. Il se fait rayer de la liste des émigrés et reprend la disposition de ses biens, mais il quitte le commerce qu'il juge « difficilement compatible avec les strictes exigences de la morale ». Il liquide ses affaires et se retire dans sa belle propriété du château de Salornay, commune de Montenay — propriété devenue couvent des Sœurs maristes, actuellement.

Là il mène la vie la plus conforme aux principes jansénistes. Et voici l'appréciation que donne de cette vie une de ses belles-sœurs, M^me^ Nicolas Bergasse :

— « Je ne puis me faire à cette sainte vie... Je suis effarouchée et pas du tout persuadée... S'il faut constamment suivre cette route semée d'ennuis, de privations, ne s'attacher à rien, fuir toute espèce de distraction, enfin être sur la terre comme si l'on n'y était pas, vois-tu, ma Félicité, je trouve cela très difficile et je dirais même impossible, s'il ne fallait pas toujours espérer. Je conçois qu'il y a eu de grands saints, je conçois la vie des trappistes, je conçois des martyrs ; il y a quelque chose dans la grandeur des sacrifices qui satisfait notre âme. Mais cette vie de tous les jours, ces piqûres d'épingles renouvelées à chaque minute, ces obscurs sacrifices de notre volonté, de nos pensées, qu'il faut toutes reporter à un seul but que la foi seule nous montre et dont nous n'avons d'ailleurs aucune idée sensible, tandis que nous tenons à ce misérable monde par des liens si multipliés et que nous croyons si réels... ! »

Il fallait citer tout ce passage, qui montre si bien comment le jansénisme a rendu la religion chrétienne odieuse aux âmes « moyennes ». Il faisait de l'héroïsme *continu* une obligation générale. Il a ainsi contribué à la décadence de la religion. jugée trop exigeante. C'est le cri du poète en révolte :

« Vous les voulez trop purs les heureux que vous faites ! »

Mais la suite de la lettre semble nous révéler sous le puritanisme janséniste un *fond d'orgueil* qu'il faut encore mettre en évidence :

« Pour Alexandre, dit-elle, je crois qu'il lui faut beaucoup d'efforts pour être dévot, et, en conséquence, il trouve très mauvais que les autres ne le soient pas. Il met une certaine complaisance à parler du temps où elle était pécheur, et de tout ce qu'il faisait et de tout ce qu'il pouvait. Il n'a pas une grande indulgence pour qui ne pense pas comme lui, mais en revanche il a une prévention extrême pour ceux qui sont de son opinion. Je ne sais trop où son humilité est fourrée, mais il n'en fait pas beaucoup paraître. »

Ailleurs, la même belle-sœur remarque non sans ironie que « le despotisme d'Alexandre augmente tous les jours en mesure de ce qu'il se soumet davantage à celui de sa femme. » Tout cela dure jusqu'à la fin de la Révolution. Bonaparte prend le pouvoir. Bergasse le regarde comme un « usurpateur » mais il admet qu'il faut se soumettre et payer ses impôts, tandis qu'il refuse toute sorte de serment de fidélité.

Survient le *Concordat*. On se souvient de ce que nous avons dit ici-même de la « Petite Eglise » [2]. Bergasse est naturellement contre le Concordat. Il sera l'un des membres agissants et influents de la Petite Eglise de Lyon. Il écrit plusieurs ouvrages en cette qualité, mais qui ne circulent que manuscrits ou, comme on disait, « sous le manteau ».

Quels sont donc ses arguments contre le Concordat ?

— 1° Le pape écrivant aux évêques a dit : *Coacti sumus*, donc il avoue que le Concordat est nul.

— 2° Le Concordat de 1516 ne pouvait être dénoncé unilatéralement.

— 3° Le Concordat est en opposition avec les lois divines de l'Eglise, car il soumet l'exercice de la religion au pouvoir civil ; il fait une nouvelle circonscription des diocèses, sans le consentement de l'épiscopat ; il force les anciens évêques à démissionner ; il prescrit aux nouveaux évêques et curés le serment d'obéissance au pouvoir civil ; il passe l'éponge sur la confiscation et la vente des biens nationaux, sanctionnant ainsi un vol sacrilège.

N'osant tout de même condamner le pape, Bergasse admet chez lui la bonne foi et la bonne intention. Mais il déclare que le Concordat est l'aboutissement des principes désastreux de la Cour romaine.

— « Le pape Pie VII, dit-il, agit comme s'il était réellement l'évêque universel. »

C'est ainsi qu'on prépare les voies à l'Antéchrist.

— « Ainsi, concluait-il, les évêques et les prêtres qui se soumettent au Concordat sont infiniment coupables. »

Cette opposition durera jusqu'à la mort, pour A. Bergasse. Mais il aura dû auparavant traverser l'affreuse déception de la Restauration de 1814 et de 1815, qui garda la législation concordataire. Il y a quelque chose de pathétique dans l'obstination du pauvre homme. Il s'entête à ne reconnaître que les évêques d'ancien régime, à ne pas vouloir se soumettre aux concordataires, et il assure que tant qu'il en restera un seul des anciens, c'est lui qui représentera la véritable Eglise de France. Bergasse mourut avant d'avoir eu la douleur de voir mourir le dernier évêque anticoncordataire, Mgr de Thémines. Il s'était établi à Lyon, en 1817, et il y rendit le dernier soupir le 24 février 1820, assisté par un prêtre de la Petite Eglise, l'abbé Vial. L'inhumation eut lieu à Loyasse où sa tombe continue à être entretenue par la Petite-Eglise.

Cette carrière peut être considérée comme typique, pour un gallican janséniste de ce temps-là.

[2] Voir *Ami* du 17 janvier 1952.

VI

Sous le titre : **Un soldat de Napoléon,** le duc de la Force nous présente, dans *La Revue des deux- mondes* du 15 février, un contemporain bien différent de ce Bergasse que nous venons de voir.

Il s'agit de Louis de Caumont, duc de la Force, maréchal de camp. Il était né à Paris, le 22 avril 1768 ; il fut ondoyé et le baptême ne fut solennisé que quatre ans plus tard. Ce fut donc le premier souvenir de sa vie. Il eut pour parrain, Monsieur, qui fut Louis XVIII, et pour marraine, Madame. Il cracha avec colère le sel, qu'il avait pris pour du sucre, au visage de l'officiant, M. de Coëtlosquet, évêque de Limoges. L'un de ses premiers exploits, à la Cour, fut de donner un coup de mousquet sur la tête du roi, alors qu'il se rendait chez Mme du Barry, qui l'avait placé en sentinelle à sa porte.

Il voit mourir son père, alors qu'il n'a que 5 ans. Sa mère devient gouvernante du jeune duc d'Angoulême, dont la naissance le 6 août 1775 enivra toute la France. Il va donc grandir au château de Versailles. On lui donne un excellent précepteur, en la personne de l'abbé Géraudeau, ancien jésuite, qui cumulait avec une physionomie insignifiante une science merveilleuse, des qualités de poète, d'écrivain, de savant, et une douceur, un calme, une gaieté qui ne se démentaient jamais. Les études sous lui durèrent neuf ans. L'élève, dans ses *Mémoires*, se décrit lui-même ainsi :

— « Né avec assez de facilité pour le travail, saisissant promptement ce que l'on voulait que je retinsse, doué d'une assez bonne mémoire pour conserver l'ensemble des choses, il était néanmoins extrêmement difficile de me faire apprendre par cœur. Mais ma paresse innée paralysait en quelque sorte toutes mes facultés. Une tête ardente, le germe des passions développé d'assez bonne heure, faisait beaucoup travailler ma jeune imagination. Semblable cependant au tonneau des Danaïdes, il y entrait beaucoup de choses, mais il n'y restait presque rien... »

En somme, un élève envers qui le P. Géraudeau devait déployer infiniment de patience. Heureusement c'était sa partie forte ! Le jeune homme ne goûtait pas beaucoup le règlement qu'on lui imposait :

— « L'on m'obligeait de me lever de bon matin, dit-il. Souvent j'eusse bien dormi une heure ou deux de plus. Ma prière, dans laquelle il était beaucoup plus question des autres que de moi — car la litanie de ceux pour lesquels je priais était très étendue — durait passablement longtemps. Venait ensuite la toilette qui bien qu'assez promptement faite, m'occasionnait toujours une souffrance physique... La mode, ce tyran de la société, voulait que les racines des cheveux fussent découvertes et pour obtenir ce résultat, l'on relevait le toupet à force de coups de bâton — de pommade à la vérité, mais dur comme du bois. Celui qui me coiffait avait la main pesante et je ne sortais jamais de l'opération de ma parure que la tête endolorie. L'affaire terminée, on m'affublait d'un uniforme taillé à peu près comme celui d'un invalide de nos jours. Costume qui ne variait dans aucune saison et qui, par conséquent, était horriblement chaud en été et suffisamment froid en hiver. Quand je sortais, un petit chapeau à trois cornes et une épée, qui me battait dans les jambes, complétaient mon équipement. »

Comme on le voit, les modes du temps sont jolies à contempler dans les gravures ou les tableaux de cette époque, mais ceux qui en étaient les victimes en gardaient mauvais souvenir : la Révolution fut aussi sous ce rapport une libération ! Les repas était d'une frugalité très grande. Au petit déjeuner, un morceau de pain sec et une quantité de verres d'eau *ad libitum* ! Le dîner, plus somptueux, n'était ni abondant ni recherché. Un potage froid, avec le bouillon sortant du pain, une côtelette de veau un jour et de mouton, l'autre, un plat d'épinards presque toute l'année et une pomme cuite ! Selon l'ordre du médecin, le jeune La Force sortait toujours de table avec « une pointe d'appétit » et souvent avec la faim. Il en était réduit à voler entre les mains des domestiques, la desserte de sa mère, qui ne mangeait que deux heures après ses enfants. Souper analogue. Coucher à neuf heures.

Ces détails ne sont pas inutiles pour nous. Ils nous font voir la vie de tous les jours, telle qu'elle était dans le très grand monde, ce que l'histoire courante ne nous apprend pas !

A seize ans, notre petit homme se marie avec une d'Ossun. Louis XVI, Marie-Antoinette et toute la famille royale signent à son contrat. La bénédiction nuptiale est donnée à St-Sulpice par Mgr de Boisgelin, archevêque d'Aix. Quand la Révolution commence, le duc de la Force, sous-lieutenant au régiment Royal-Vaisseaux, a 21 ans. Il n'est pas plus satisfait de ses occupations — des exercices militaires monotones et arides — que des menus de ses repas. Bientôt, il doit quitter la France. Il émigre et devient aide-de-camp de Monsieur. Puis, il sert contre la Révolution à l'armée de Condé.

Mais voici que la Révolution reçoit son maître, et Bonaparte, Premier Consul, autorise tous les émigrés non-exclus nominativement à rentrer en France. Bonaparte enthousiasme tous ceux qui aiment la guerre et la connaissent. C'est « le plus grand capitaine de tous les temps ». Un La Force résiste aussi longtemps qu'il peut. Mais il vient un jour où il n'y peut tenir. Il rentre en France, il se met au service de l'Empereur ; il est grisé par le vent des victoires. Il devient chevalier de l'Empire par lettres patentes du 29 juillet 1808. Lui, un duc d'ancien régime, il lui faut donc repartir de zéro ! Il reprend néanmoins du service en 1809. La gloire militaire le fait passer sur tous les déboires. Le voilà adjudant - commandant, et l'Empereur lui accorde une dotation de 2.000 francs de rente sur le Trasimène. Il se distingue aux campagnes de Prusse, d'Allemagne et de Russie. En 1811, il est élu au Corps législatif par le département de Tarn-et-Garonne. Blessé le 7 septembre 1812, il reçoit des mains de l'Empereur les insignes d'officier de la Légion d'honneur, sur le champ de bataille de la Moskowa.

Notons bien qu'à la première Restauration, Louis XVIII ne lui en veut pas d'avoir servi sous Napoléon. La Force est nommé pair de France à vie, le 4 juin 1814, maréchal de camp le 23 août et bientôt chevalier de Saint-Louis.

Les Cent-Jours tournent mal pour lui. Arrêté à Cahors, conduit à Paris, ruiné, il sera obligé d'adresser une supplique au roi, son parrain, après la seconde Restauration. Et Louis XVIII lui accorde une pension de 4.000 francs. C'était peu pour un

homme qui, dans les 20 ans antérieurs, avait perdu une immense fortune. Mais il n'aime pas beaucoup demander. Sa sœur, Mme de Balbi, lui en fait des reproches. Elle lui détaille, dans ses lettres, les faveurs de la Cour aux uns et aux autres. Elle a parfois des mots cruels. Un marquis de Bonnay va être nommé gouverneur de Fontainebleau. Elle écrit à son frère, pour lui dire sa colère :

— « Puisqu'on aime tant à parler d'Henri IV, dit-elle, nos ancêtres ont rendu à cette époque des services pendant que les Bonnay faisaient peut-être la cuisine ou remplissaient quelque fonction plus basse... Vous ne demandez jamais rien, vous ne voudriez qu'un peu de fortune et vous ne songez pas que c'est une manière honorable d'en obtenir. »

Mme de Balbi ne parle que de cela dans ses lettres à son frère. Et elle est toujours aussi méprisante. On n'est pas une Caumont La Force pour rien !

— « Elle est méchante comme cinq cent mille diables, disait d'elle M. de Narbonne, mais elle a de l'esprit autant qu'eux. »

Elle rappelle Saint-Simon dans son dénigrement de tout ce qui n'est pas au moins duc et descendant des croisés. Cependant, La Force n'est pas aussi oublié qu'elle veut bien le dire. Il a été réintégré dans son grade de maréchal de camp, créé pair héréditaire, inspecteur des troupes de la 10e division militaire, etc. Il habite d'ordinaire Montauban. Nous ne retiendrons de ses dernières années que son jugement sévère sur les *Mémoires* qui se publient de son temps. Il est dur pour ceux de Mme de Genlis, qui avait une réputation littéraire et qu'il accuse, en ses huit volumes, d'avoir dit beaucoup de bien d'elle-même et beaucoup de mal des autres. Plus dur encore pour les *Mémoires* de Philippe de Ségur, sur les campagnes de Napoléon, bien écrits certes, mais qu'il estime remplis d'inexactitudes et de lacunes graves. Enfin, il est encore plus mécontent des *Mémoires de Sainte-Hélène* ou *Mémorial* du comte de Las Cases.

— « Beaucoup de gens en parlent, dit-il, et n'ont peut-être pas eu comme moi le courage de les lire jusqu'au bout. Quelle prolixité, quel style lâche et diffus, que de détails insignifiants, tandis que si une plume vigoureuse avait tracé les pages destinées à recueillir les paroles, les faits et gestes de l'homme innocent enchaîné sur son rocher, cet ouvrage eût passé à la postérité la plus reculée et se serait rangé à côté des *Commentaires* de César ! Mais bien loin de là. Comme l'on s'aperçoit bien vite que la plupart de ces conversations que M. de Las Cases prétend avoir eues si fréquemment avec Napoléon le Grand ne sont que des causeries insignifiantes sorties presque toutes du génie étroit du comte de Las Cases. Et comme il est aisé de voir que les grandes idées qui fermentaient continuellement dans le cerveau orageux et gigantesque de Napoléon ont été mal comprises par le comte de Las Cases : Il nous eût fallu Tacite et M. de Las Cases n'était qu'un chambellan !... »

Il fallait citer ce jugement en entier. Il ne témoigne pas seulement, en effet, de la petite idée que le duc de La Force se faisait du talent de Las Cases, mais encore bien davantage du souvenir ému qu'il gardait de Napoléon. Quand il l'appelle solennellement Napoléon le Grand, quand il le met en parallèle avec César, quand il parle de son cerveau orageux et gigantesque, quand il réclame pour lui un Tacite, il donne la mesure de son admiration. C'est bien là que l'on peut constater l'emprise extraordinaire de l'empereur sur tous ceux qui l'avaient approché !

Ayant à juger ce que Walter Scott avait écrit sur Napoléon ou plutôt contre sa gloire, le duc de La Force ne craint pas d'appeler cela « une infamie » et il donne son dernier sentiment sur l'empereur dans ces lignes :

— « Sûrement l'Empereur a fait de grandes fautes, *errare humanum est !* Mais, s'il ne les eût pas faites, quelle place lui assigner dans l'histoire, quelle place occuperait-il maintenant dans le monde ! Car si le lion n'eût été enchaîné sur le rocher de Sainte-Hélène, il vivrait encore. Les païens lui eussent dressé des autels et l'Europe entière serait maintenant sous sa vaste domination. »

Le duc de La Force mourut le 22 octobre 1838, à 70 ans. Nous avons ainsi en face de Bergasse, le commerçant lyonnais janséniste, qui meurt dans l'opposition à tout le monde, un exemple d'adaptation à la France nouvelle, dans un très grand seigneur d'Ancien Régime. Faut-il opposer, en cela, l'éducation janséniste et l'éducation conduite par un ex-jésuite ?

VI

Le 15 janvier dernier, il s'est passé à Paris un événement qui a défrayé la chronique et fourni aux chroniqueurs une occasion opportune de faire preuve de fantaisie ou d'objectivité, selon leur tempérament. Il s'agissait de la **leçon inaugurale de M. Merleau-Ponty, au Collège de France,** où il succédait à des hommes tels que Bergson, Le Roy, Lavelle.

Parmi les revues que j'ai sous les yeux, il en est trois qui rendent compte du fait, en termes convergents : *Les Etudes* de mars 1953, sous la plus de J. M. Le Blond, professeur au scolasticat de Chantilly, sous le titre : « *L'Humanisme athée au Collège de France* » ; *Hommes et Mondes* de février, article de Gonzague Truc, intitulé « *L'Existentialisme au Collège de France* » ; *Les Ecrits de Paris*, de février, réflexions de Georges de Plinval, sur le thème : « *Quand la vérité passe à travers M. Merleau-Ponty* ».

La salle était comble. Après la conférence, il y eut la batterie d'applaudissements habituelle. On nous décrit ainsi l'assistance :

— « Aucune vague d'assaut de St-Germain-des-Prés. Pas d'affluence mondaine. Les habitués de la maison, des curieux, de vieux messieurs et de vieilles dames, des étudiants, des ecclésiastiques, la robe blanche d'un dominicain. » (G. Truc).

Le ton : très convenable.

« M. Merleau-Ponty n'a rien fait pour paraître ou briller. Il a même consenti à être difficile. Et il se pourrait, nous dit M. Truc, que ce qu'il y avait de meilleur dans son discours ait passé par-dessus la tête d'une foule qui, dans toutes ses parties, n'était pas du métier. »

Le sujet traité : M. Merleau-Ponty a commencé par un résumé de la doctrine de son prédécesseur, Louis Lavelle, sans toutefois jeter aucune fleur sur sa tombe, puis il fait un examen plus détaillé du bergsonisme. Ces exposés s'accompagnaient d'une critique discrète, au cours de laquelle, l'orateur ne

manquait pas de tirer à lui ce qu'il pouvait de la doctrine de ses prédécesseurs qui étaient pour lui, cependant, des adversaires. Enfin, le philosophe en venait à sa propre pensée qu'il est impossible d'exposer ici en détail. Elle se résume de la façon suivante :

Il n'y a pas d'absolu, ou plutôt le seul absolu qu'il y ait, c'est qu'il n'y a pas d'absolu. Il n'y a donc pas plus d'absolu à l'origine de la pensée — c'est-à-dire pas plus de Dieu, — qu'à la fin de la pensée — c'est-à-dire que Dieu ne se fait pas, comme le pensait Hegel, comme le disait Renan après lui, et que Marx lui-même a eu tort de donner à l'Histoire un sens, une direction, une nécessité, qui serait encore une sorte d'absolu.

Qu'y a-t-il donc ? Eh bien ! Il y a l'homme, et cela suffit. Et l'homme est une *liberté* qui s'avance à travers une *contingence*. Où ira-t-il ? Ira-t-il même quelque part ? On n'en sait rien, nul n'en sait rien. Tout ce qu'il faut à l'homme, c'est la liberté qui est sienne, c'est-à-dire la délivrance de toutes les tyrannies : tyrannie sociale, tyrannie intellectuelle, morale ou religieuse. Le libre jeu de la liberté est à ce prix.

La présence de J.-P. Sartre au premier rang de l'assistance semblait donner à cet exposé une sorte de consécration ou du moins affirmer « une muette complicité ».

La philosophie de M. Merleau-Ponty est le « phénoménologisme ». Sartre a fait surtout de la métaphysique et de la morale — à sa façon qui, certes, n'est pas la nôtre. — Merleau-Ponty, lui, s'est attaché surtout aux problèmes de la connaissance et aux données concrètes de la psychologie. Il est connu par quelques ouvrages ou articles dont les titres même sont révélateurs : *La Structure du Comportement ; la Phénoménologie de la Perception ; Humanisme et Terreur ; Sens et Non-sens*, etc.

Quelle impression se dégage de cette série d'ouvrages ? Pour employer les phrases de M. Le Blond :

— « Elle suffit à révéler un technicien des sciences de l'homme aussi bien qu'un philosophe de race, qui centre sur l'homme tout son effort métaphysique. Mais nous devons ajouter que cet humanisme, informé, lucide, profond, est ouvertement athée. A-thée, au sens exact du terme, ainsi que M. Merleau-Ponty le précisait lui-même..., en sa leçon inaugurale au Collège de France, ...il s'agit en effet d'un athéisme paisible, qui répudie tout anti-théisme, qui ne porte même plus le regret, même plus la pensée de Dieu, et qui a perdu par là ce pathétique, caché peut-être sous les blasphèmes de Sartre. »

L'homme tel que le voit M. Merleau-Ponty est un fait, un fait premier, qu'il n'y a pas à expliquer, mais seulement à constater, à reconnaître. Il n'est ni matière, ni esprit, mais homme. L'esprit n'existe nulle part à l'état pur. Pas de pensée sans perception, pas de perception sans organes, sans corps. La connaissance vraie n'est jamais ni sensation pure, ni pensée pure, mais connaissance humaine, c'est-à-dire mélange de sensation et de pensée. Il n'y a pas de « Penseur absolu ». L'athéisme de M. Merleau-Ponty peut se résumer en deux phrases : Dieu est impossible, Dieu est inutile.

Impossible ? Et pourquoi ? Parce qu'il est incompatible avec l'existence de la science et de l'action humaines. On ne peut pas oublier ici que Bergson ne pouvait admettre la « prescience divine », car selon lui elle aurait détruit « la liberté humaine ». Merleau-Ponty reprend donc la même objection, et il conclut à la suppression de Dieu :

— « La conscience métaphysique et morale meurt, dit-il, au contact de l'absolu. La métaphysique est une interrogation telle qu'on ne conçoit pas de réponse qui l'annule, mais seulement des actions résolues qui la reportent plus loin. »

Cela veut dire, je pense, qu'il est inutile et impossible de chercher et d'agir, quand on sait que tout est déjà trouvé, quand on croit que la partie est déjà gagnée. Aux saints, qui ont eu cette conviction, Merleau-Ponty préfère « non pas Lucifer, non pas même Prométhée, mais l'homme. »... Ici, nous avouons ne pas très bien comprendre. De l'aveu de tous, c'est le point faible — très faible — de cette philosophie nouvelle. M. Gonzague Truc le note en ces termes :

— « ...M. Merleau-Ponty a là-dessus cette phrase étonnante, où d'ailleurs se marque la faiblesse initiale de sa doctrine : « Si Dieu est, la perfection est déjà réalisée en-deçà de ce monde, elle ne saurait être accrue, il n'y a, à la lettre, rien à faire... » Ce à quoi il faut répondre que si la perfection est réalisée « en-deçà de ce monde », c'est qu'il y a un « en-deçà » ou un « au-delà du monde » et qu'il n'y a pas contradiction à ce que le monde travaille pour y accéder, dans sa mesure. »

En second lieu, selon Merleau-Ponty, Dieu est *inutile*. Rejet de Dieu, même comme idéal, même comme hypothèse souhaitable. Merleau-Ponty n'est pas d'avis que « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer ». Je ne sais s'il admet, comme faisait Jaurès, qu'il a rendu des services dans le passé, et qu'on peut toujours le reconduire aux frontières de l'humanité, en le remerciant de ses services provisoires. J'espère que oui, car autrement, il faudrait dire : tout n'a servi à rien, dans l'histoire, ni les Prophètes d'Israël, ni les grands croyants, comme Abraham, ni les grands législateurs comme Moïse, ni Jésus - Christ lui-même, ni l'Evangile et le Golgotha ! Toute l'histoire des saints est chimère et illusion !

Heureusement, sur tous ces points, le bon sens le moins averti, la sagesse des siècles la plus commune, se dressent devant d'aussi absurdes négations. Or, si la religion a servi dans le passé, pourquoi cesserait-elle subitement d'être utile ? L'homme est-il devenu meilleur ? Le monde a-t-il moins besoin de ces deux choses : Tu aimeras ton Dieu de tout ton esprit... et ton prochain comme toi-même ?

En terminant ce sujet qui serait sans fin, nous ferons deux brèves observations :

1° Il n'est pas nouveau que l'on nie Dieu. Déjà nos deux psaumes XIV et LIII, qui sont très vieux, commençaient par ces mots : « L'insensé dit en lui-même : « Il n'y a pas de Dieu ! »

Ce qui est nouveau, c'est que ce soit sinon un « sage », du moins un « ami de la sagesse » — puisque tel est le sens du mot *philosophe* — qui dise cela et tranquillement, au Collège de France

2° Nous prenons à notre compte la grave remarque de M. Le Blond, dans les *Etudes :*

« C'est ce dernier point, cette affirmation tranquille de l'inutilité de Dieu, qui doit tout d'abord faire réfléchir

le croyant. Parce qu'il ne peut manquer de s'en reconnaître complice, au moins dans la mesure où il ne « marche pas devant Dieu ». De fait, en bien des moments, peut-être des journées, Dieu lui est inutile. Expérience athée, dans l'insouciance de la Présence, à laquelle nous avons tous participé quelque peu et participons encore, pour la plupart. C'est cette « expérience athée », nous le croyons, qui se trouve concrètement à la racine de tous les humanismes athées : on s'est aperçu qu'on peut vivre sans Dieu, qu'on peut mourir sans Dieu, avec courage, qu'on peut, d'une certaine manière, être un homme sans Dieu et l'on rejette comme une excroissance inutile, ce salut dont on ne s'occupe pas... »

Avertissement important pour nous ! Mais c'est bien de ces philosophies nouvelles que l'on peut dire avec Pascal :

— « Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé. »

VII

C'est pure rencontre non-recherchée, que nous ayons aussitôt après avoir parlé de la négation de Dieu au Collège de France, à parler de la présence de Satan, dans un cas précis, en Italie, il y a un peu plus de 30 ans.

Sous la signature Alberto Vecchi, et avec le titre : **L'Obsédée de Plaisance : Entrevue avec le Diable,** la revue italienne *Orizonti* consacre quatre de ses numéros (11, 18, 25 janvier et 1er février) au récit de ce qui se passa à Plaisance, en 1920. L'héroïne de ce drame diabolique — victime plutôt — vit toujours, mais elle est heureusement délivrée de son affreux cauchemar. Nous nous bornerons ici à l'essentiel, sans entrer dans le détail ni discuter les faits.

Nous sommes en mai 1920. Le Couvent des Franciscains de Santa-Maria-in-Campagna fait fonction de paroisse. Le frère range les ornements à la sacristie, quand une femme se présente. Elle sollicite une bénédiction, devant l'autel de la Madone. On fait droit à sa requête. Puis elle fait quelques confidences étranges. Elle parle sur un ton modeste, sincère, mais infiniment triste. Et elle raconte qu'à certains jours, une puissance mystérieuse s'empare de son corps, de son âme, malgré sa résistance, et qu'alors elle se met à danser le *tango* jusqu'à en tomber d'épuisement. Elle chante, d'une voix splendide des romances, des bribes d'opéra qu'elle n'a jamais entendues, elle tient de longues conférences dans une langue étrangère et devant des foules imaginaires, elle fait des poésies où elle parle de sa propre mort et de celle de ses sœurs. Parfois, elle déchire de ses dents tout ce qu'elle peut attraper et elle a abîmé de la sorte toute sa lingerie et celle de son mari. A la maison, comme si elle était une biche, elle monte sur le dos des chaises, à la terreur des assistants, elle rugit, elle ulule comme une bête fauve. Elle voit des choses lointaines et ignorées de tous. Elle a assisté de la sorte aux funérailles d'une jeune mariée inconnue, et la chose a été trouvée exacte. Elle fait des tours d'acrobatie invraisemblables. Ou bien son corps reste gonflé et noirci des journées entières, inspirant pitié et horreur ! Chose étrange, lorsqu'elle est ainsi atteinte, ses propres parents, bien qu'habitant au loin, sont aussi indisposés. Sa vie est devenue un enfer.

Devant tous ces récits que nous abrégeons, le P. Pierre-Paul Veronesi est tout interdit. Mais comme il est chapelain de l'hospice de fous, il songe au-dedans de lui-même à un cas d'hystérie ou de folie. Il questionne et apprend que cela dure depuis 7 ans, que la femme a vu de nombreux médecins, que tous ont parlé, en termes plus ou moins voilés, d'hystérie.

Le Père est rassuré. Mais la femme déclare :

« Je sens bien que je ne suis ni une hystérique ni une folle... N'espérant plus rien des hommes, je me suis tournée vers Dieu. J'ai été prier, malgré une grande répugnance intérieure, dans toutes les églises de Plaisance et j'ai demandé que l'on me bénisse. Je reconnais que la bénédiction me soulage au moins durant quelques jours. Mais je n'ai plus le courage de continuer. J'ai peur que l'on me prenne pour une folle... »

Et elle ajoute qu'elle a été se faire bénir par un curé renommé des collines voisines. C'était un dimanche. La commune — de St-Georges — avait prêté cheval et voiture. Elle avait avec elle son mari et ses parents. Le cheval trottait bien. Soudain, elle se sent mal et le cheval s'arrête « pile ». On le fouette. Il allonge le cou, il se cabre, mais ne peut avancer. Alors, la pauvre femme, mue comme par un ressort, saute à bas de la voiture, échappe à ses proches qui la retiennent, et « en *volant* » — remarquons bien ce mot — à environ un demi-mètre au-dessus de la terre, elle traverse les champs, grimpe la colline dans la direction de l'église où elle voulait aller. La foule sortait de la bénédiction. Tous la voient arriver. On se met à hurler, gesticuler, à jeter les voiles et les chapeaux en l'air. Les femmes crient, les chiens aboient, les poules se sauvent. Tout le monde fait place. Et la femme, *toujours en volant*, entre, la tête basse, par la porte à demi-ouverte de l'église, pour aller atterrir devant le maître-autel, sur lequel se trouvait un tableau de Saint Expédit. Le curé accourt, suivi de la foule, et après s'être informé, bénit l'étrangère, qui revient et, pendant plusieurs jours, se trouve très soulagée.

Le P. Veronesi, après ce récit, se borne à répondre vaguement :

— « Sûrement, ce sont là des phénomènes étranges, très étranges... Ecoutez, si la bénédiction vous fait du bien, venez quand vous voudrez. Si je ne suis pas là, il y aura toujours quelqu'un de mes confrères ! »

Quelques jours plus tard, elle revient. Pendant que le Père la bénit, soudain, elle se met à ululer, la bouche close, comme un chien qui rêve, puis, appuyant la tête à une colonne, les yeux clos, les mains sur la poitrine, elle se met à chanter : un chant merveilleux, passionné, très riche. Les enfants qui jouaient devant l'église sont accourus. La femme se met à parler, dans un langage inconnu, contre quelque chose d'invisible, mais avec la violence d'une folle en furie. Juste à ce moment, un autre père vient à traverser l'église. Il entend la fin de tout cela. Le soir, il dit au P. Pierre-Paul :

— « Vous avez remarqué cette femme ? — Oui, pourquoi ? — Vous n'avez pas été impressionné ? — A dire vrai, non. En tant que chapelain de l'hospice de fous, j'y suis habitué... — Prenez garde, répondit le confrère, cette femme est une possé-

dée !... » Et il en dit tant que le lendemain, le P. Pierre-Paul se rendit à l'évêché. L'évêque était Mgr Pellizzari. Il se fait tout raconter en long et en large, puis, après réflexion, il dit :

— « Faites les exorcismes ». — « Excellence, réplique le P. interdit, est-il vraiment nécessaire de faire les exorcismes ? » — « Oui ! » — « Et c'est moi qui devrait les faire ? » — « Oui, vous ! » — « Vous ne pourriez pas en charger un autre ? » — « Ou vous, ou Mgr Mosconi, mais il vaut mieux que ce soit vous, car vous connaissez la personne. » — « Pardon, Excellence, si je me souviens bien, j'ai entendu dire que le démon, dans les exorcismes, s'en prend au prêtre et invente sur son compte des histoires plutôt désagréables. Et si la femme est vraiment possédée... » — « Mais qui croit aux paroles du démon ?... interrompit l'évêque. Vous ne savez pas que le démon est le père du mensonge ? »

— « Tout cela est très bien en théorie, insista le père, mais en pratique, ceux qui m'assisteront croiront-ils vraiment que le démon dit simplement des mensonges ? » — « Faites les exorcismes, dit alors l'évêque d'un ton sans réplique. » Et il se leva.

Le pauvre Père revint à son couvent, dans l'état d'âme de don Abbondio, dans les *Fiancés* de Manzoni. Mais il alla directement chez le médecin de l'hospice de fous, lui raconta tout, et le pria d'assister aux séances d'exorcismes, ce que le docteur s'empressa naturellement d'accepter.

Le premier exorcisme eut lieu le 21 mai, et commença à 14 heures. La femme, pâle, mais élégante, vint accompagnée de son mari, de sa mère, d'un ami de la maison et de deux demoiselles. Le P. Pierre-Paul était assisté du P. Giustino et du Dr Lupi. L'exorcisme commence en latin, que la femme ignore naturellement :

— « Exorcizo te, immundissime spiritus, omne phantasma, omnis Legio... »

A ce moment, la possédée qui était assise, se baisse à l'improviste, prend la pointe de ses pieds avec les mains, saute dans les airs avec une incroyable légèreté et retombe, dans un mouvement de détente, comme une biche, au milieu de la salle où elle s'étend un instant. Son visage est devenu affreux. Elle fait mine aussitôt de se jeter sur l'exorciste, elle lui crie d'une voix tonnante :

— « Mais qui es-tu, toi, pour oser venir te mesurer à moi ? Ne sais-tu pas que je suis Isabo, que j'ai les ailes longues et les poings robustes ? »

Et le tout est suivi d'une bordée d'injures. Le prêtre, très ému, se sent comme anéanti. Puis, il reprend courage comme si une force inconnue s'emparait de lui :

— « Je suis prêtre de Jésus-Christ, répond-il. Je t'ordonne à toi, qui que tu sois et je te l'ordonne par les mystères de l'Incarnation, de la Passion et de la Résurrection de Jésus-Christ, par son Ascension au ciel, par sa venue au Jugement général de te tenir tranquille, de ne pas faire de mal à cette créature de Dieu, ni aux assistants, ni à leurs biens et d'obéir en tout à ce que je te commande ! »

A partir de ce moment, la lutte est engagée. Le dialogue entre l'exorciste et la possédée se poursuit. C'est elle qui parle, mais visiblement, elle ne parle pas en son nom ni d'elle-même. Le démon répond par sa bouche. Il répond à regret. Il faut le forcer, le contraindre par la vertu de l'exorcisme. Il essaie de se rebeller, de dévier, de louvoyer, de faire dériver la conversation dans d'autres directions. Il est tour à tour insolent, grossier, ordurier, dédaigneux, et finalement soumis et humilié. Donnons un exemple sans entrer dans tous les détours des questions et répliques :

— « D'où viens-tu ? » — « Mais tu me commandes comme si j'étais ton esclave ! » — « Dis-moi d'où tu viens... » — « Non ! » — « Au nom de Dieu, du Dieu que tu connais bien, dis-moi d'où tu viens... » — (Contorsions affreuses de la possédée). — « Au nom de Dieu, par son Sang, par sa Mort, dis-moi d'où tu viens... ». — « Des déserts lointains. » — « Es-tu seul ou as-tu des compagnons ? » — « J'ai des compagnons. » — « Combien ? » — « Sept »... — « Pourquoi es-tu entré dans ce corps ? » — « Pour un violent amour non payé de retour. » — « Non payé par qui ? » — « Tu es un imbécile. » — « Réponds : Qui n'a pas répondu à cet amour ? » — « Ce corps ! » hurla le démon en frappant sur la poitrine de la possédée un formidable coup de poing. — « Et pourquoi ne t'a-t-il pas répondu ? » — (Sur un ton fier, méprisant, le démon répond) : — « Parce que ce n'est pas juste ! » — « Donc ce corps est ta victime... »

Au sixième exorcisme, on apprend que l'auteur de la venue du démon dans la possédée était un sorcier, un paysan violemment épris de la jeune femme, et que tout le monde a bien connu dans le pays. Au huitième exorcisme qui eut lieu le 11 juin, le dialogue suivant se déroula :

— « Il existe réellement des sorciers ? » — « Oui ». — Que font-ils ? » — « Ce sont des gens capables de faire du mal aux autres. » — « Ont-ils pouvoir sur le démon ? » — « Oui. » — « Ont-ils communication directe avec le démon ? » — « Oui ». — « Que faut-il pour devenir sorciers ? » — « Tant de livres, de baguettes de choses diverses... » — « A quoi servent ces choses ? » — « Ce sont des moyens de commandement. » — « Un sorcier est-il toujours mauvais ou peut-il être bon. » — « Egalement bon. » — « Bon en quel sens ? » — « Bon en apparence, intérieurement, non ! » — « Les sorciers ont-ils vendu leur âme au démon ? » — « Presque... » — « Combien y a-t-il de sorciers dans ce pays ? » — « Sept... »

Tout cela fut dit avec d'incessantes tergiversations, des contorsions, des réticences, des résistances bientôt vaincues.

Mais il faut en venir à la libération. Ce fut le 23 juin 1920. Le démon avait promis de sortir ce jour-là. Le docteur Lupi était dans la plus extrême curiosité. Si la maladie était guérie radicalement, il était clair qu'il s'agissait d'une maladie non-naturelle. La possédée était dans une « attente presque frénétique » : *attesa quasi frenetica.*

L'exorcisme commence :

« Au nom de Dieu, je t'impose de m'obéir en tout ce que je te commande. » — « As-tu compris ? » — Silence. — « Je te l'impose au nom de Dieu, de la Madone. » — Silence. — « Si tu as compris lève un bras, sinon les deux. » — Lentement, comme avec effort la possédée lève un bras.

Finalement, le prêtre donne l'ordre de sortir de la malade. Une voix affaiblie, lamentable, répondit :

— « Je m'en vais ! ... »

On avait placé une cuvette au milieu de la salle. La possédée se jeta à terre, sur la cuvette et rejeta une quantité incroyable de choses. Le prêtre, au comble de la joie, criait :

— « Va-t-en ! Va-t-en !... »

Au même instant, la possédée se redressait et avec une voix naturelle, une voix fraîche de jeune femme s'écriait :

— « Je suis guérie ! »

Et elle regardait sans se lasser les parents et amis qui l'entouraient, comme si elle sortait d'un cauchemar. Un sourire, le sourire de la délivrance était sur ses lèvres.

Isabo avait parlé d'une « boule » que l'on avait fait avaler à la possédée, sept ans auparavant. Le docteur Lupi, armé de sa canne, fouilla dans la cuvette. Chose étrange, tout ce que la malade y avait vomi put être soulevé par le bâton, comme si c'était un morceau d'étoffe. Et de fait, on vit apparaître, en le déployant, un voile très beau et très ample tout orné des couleurs de l'arc-en-ciel. Mais au fond de la cuvette, complètement à sec, apparut la boule tant de fois décrite par Isabo, au cours des exorcismes. C'était une petite boule de porc salé, de la grosseur d'une petite noix, avec sept petites cornes.

La pauvre femme, en proie à une émotion indicible, pleurait, mais c'étaient des pleurs de soulagement. On la conduisit devant l'autel, où parmi des sanglots, elle offrit à Dieu ses actions de grâces.

Cette histoire est devenue maintenant connue de tous, dans le pays, c'est-à-dire dans la majeure partie de la province de Plaisance. L'ancienne possédée, devenue aujourd'hui une heureuse grand'-mère, habite toujours Plaisance. On pourra toujours aussi faire une enquête sur tout cela, dans la région. On apprendra, nous assure la revue *Orizzonti*, des choses intéressantes. Un périodique de Plaisance a publié une série d'articles à ce sujet, avec une photo de l'ex-possédée, sous la direction de Michele Fresco, et les articles étaient signés : Marisa Romano.

Nous nous sommes abstenus ici de toute réflexion personnelle et nous nous sommes bornés à résumer les textes que nous avions sous les yeux.

VIII

Nous rentrons dans la réalité, la triste réalité quotidienne, avec, dans la même revue, en son n° du 8 février, un article de Jean Coste, intitulé : *A cent km de la côte italienne :* **le « Gibraltar » russe aux portes de l'Adriatique.**

Il s'agit des travaux gigantesques entrepris par les Russes, dans l'île de Saseno, transformée en l'une des bases les plus fortes de la Méditerranée, à tel point qu'elle pourrait bloquer le trafic maritime.

Où se trouve cette île ?

Pour la découvrir, prenez un atlas contenant la côte albanaise. Saseno est un îlot qui a appartenu à l'Italie, mais qui est à l'Albanie, juste en face de Valona. La côte italienne, à la hauteur de Brindisi, et de Lecce, qui est au sud de Brindisi, est à 100 km. Le traité du 3 août 1920, ratifié à Paris, en avait reconnu la souveraineté à l'Italie. Le gouvernement de Rome avait formé le projet d'en faire une base navale, puis d'y établir un aéroport. Finalement, il ne fit ni l'un ni l'autre. Il lui suffisait d'en interdire l'usage à l'Albanie, qui lui avait longtemps disputé cette île. Mais à la suite de la deuxième guerre mondiale, Saseno fut attribué à l'Albanie. La Russie n'a pas perdu de temps, elle, pour s'y installer, par procuration, et pour y créer des fortifications formidables. Notre article assure qu'elle peut, en tout, rivaliser avec Gibraltar. On y travaille depuis quatre ans. Ce fut presque au lendemain de la rupture entre la Russie et Tito. La Russie pouvait, jusque-là, considérer l'Adriatique, comme à moitié en sa possession. Grâce à Tito, elle pouvait utiliser le port de Pola, tranquille et puissant. La défection de Tito changea tout. Moscou se tourna vers Tirana. L'Albanie remplaça la Yougo-Slavie. Les travaux furent poursuivis dans un secret absolu. Les rares habitants de l'île furent chassés de leurs foyers et transplantés en Albanie.

A leur place, vint une mission militaire soviétique et un groupe de police secrète. Enfin, 8.000 ouvriers spécialisés se mirent à l'œuvre, sous des ingénieurs allemands, ayant travaillé au fameux « mur atlantique ». Ils ont fait, dans les rochers calcaires de l'île, creuser de nombreuses galeries souterraines, à l'épreuve de la bombe et où peuvent loger 5.000 hommes avec approvisionnement de trois mois. La D.C.A., très nombreuse, est manœuvrée électriquement. On compte une cinquantaine de mortiers navals et de canons de 305. Sur la côte en face de l'île, on a creusé à une grande profondeur, des nids sous-marins. Des nids de ce genre existent aussi aux extrémités méridionales de la baie de Valona et aux Bouches de Durazzo. Dans l'île elle-même, ont été disposées, dans la direction de l'Italie, de 200 à 300 tubes lance-torpilles, et en surface des plate-formes de lancement pour projectiles radio-guidés. Ce dispositif suffirait, croit-on, à entraver une bonne partie du trafic maritime de l'Adriatique, et les projectiles radio-guidés pourraient attendre n'importe quelle partie de l'Italie du sud.

Ce qu'il y a ici de plus redoutable, ce sont les nids de sous-marins. Ces nids peuvent abriter de 80 à 90 submersibles. N'oublions pas que l'Allemagne nazie partit en guerre avec 50 sous-marins seulement, et faillit ruiner le trafic des alliés. Les aérodromes de l'île sont immenses et situés sur les cimes centrales de l'île. Il va sans dire que l'Albanie elle-même est armée puissamment, pour venir au besoin en aide aux forces de l'île. Les aérodromes modernes y sont situés à 10 milles au nord de Valona et sur le petit fleuve Ducatit. On y trouve une centaine d'appareils à réaction et une escadre entière d'hydroplanes. Au sommet du mont Canina, au sud de Valona, a été créée une station de radar, très perfectionnée. Les 8.000 ouvriers spécialisés qui ont fait ces ouvrages ont travaillé, en trois équipes de 8 heures, sans arrêt, durant 4 mois, dans l'île. On croit que de là, les Russes pourraient fermer la route Malte-Bizerte. Les sous-marins soviétiques sont munis de moteurs Walter c'est-à-dire de turbo-Diesel, actionnés par un mélange d'oxygène-hydrogène, ce qui permet pratiquement à ces submersibles de rester en plongée, pour un temps virtuellement sans limite.

Il est clair que le point faible du système fortifié de Saseno est la situation isolée de l'Albanie, entourée de toutes parts de pays hostiles, et qui viennent de se lier par traité : Yougo-Slavie, Grèce, Turquie d'une part, et d'autre part, Turquie, Grèce,

Italie, pacte atlantique. Saseno est un pistolet braqué sur l'Italie. Mais le pistolet peut être rendu inefficace par l'écrasement et l'occupation de l'Albanie. Attaque et contre-attaque !

IX

Les missionnaires expulsés de Chine et établis, en partie à Hong-Kong y publient une revue que nous avons déjà citée. Elle a pour titre : *Bulletin de la Société des Missions étrangères de Paris*. Dans le n° de février 1953, on y trouve, sous les initiatiales L. T., un article documentaire sur les **Importants changements** (survenus) **en Chine communiste.**

Ces changements ont été opérés par le 19e Congrès du « Conseil d'administration du Gouvernement », le 15 novembre 1952. Ils tendent de toute évidence à renforcer le pouvoir central, à donner à la Chine une organisation plus ramassée, plus moderne, plus efficace.

1° *Comités administratifs*. — Tous les Comités administratifs militaires, dit le rapport officiel seront changés en Comités administratifs, représentant directement le pouvoir central et ils ne pourront plus être considérés comme les organes des Gouvernements régionaux et locaux. Il s'agit ainsi d'une *centralisation* des pouvoirs, d'un renforcement de l'autorité *politique*, aux dépens de l'autorité militaire. C'est un net progrès vers l'*unification* de la Chine communiste.

2° *Réajustement des divisions provinciales*. — La Chine comptera désormais 30 provinces et 13 municipalités spéciales relevant directement du Gouvernement central. Il y a en outre deux régions autonomes. Cela signifie une simplification et un renforcement. Il y avait précédemment 5 provinces de plus. Deux d'entre elles sont supprimées, les trois autres sont réunies. Par exemple le Kiangsu-nord et le Kiangsu-sud redeviennent l'unique Kiangsu. Les deux pays autonomes sont d'une part le Tibet, d'autre part la Mongolie intérieure.

3° *Nouveaux organismes*. — On a créé quatre organismes nouveaux : Comité du Plan d'Etat, Commission pour l'élimination de l'analphabétisme, Ministère de l'Enseignement supérieur, Commission de la Culture physique. Il y a de la sorte en tout 39 organismes officiels, dont 5 placés immédiatement sous le contrôle du Conseil d'Administration du Gouvernement. Ces cinq-là sont : le Ministère des Affaires étrangères, la Commission des Chinois d'outre-mer, le Ministère du Personnel, le Comité d'administration de la Chine du nord et le Comité du Plan d'Etat.

Un Plan de construction économique et culturelle doit être établi et entrer en action en 1953.

Le rouage qui semble avoir aux yeux du gouvernement actuel le plus d'importance est le Comité du Plan d'Etat. Il a été placé sous la présidence de Kao kang, et il compte quelques-uns des hommes les plus marquants du régime. Kao kang est très estimé de Mao tse tung. Il a dit de lui qu'il est « le Chef dont la pensée et l'action sont toujours exactes. » Il est donc « dans la ligne » et c'est l'homme du jour. Il connaît les *méthodes russes*, il les admire, les a appliquées dans son gouvernement de Mandchourie ; il va les faire passer dans l'administration générale de la Chine.

Son plan d'équipement donne les priorités suivantes : 1° l'industrie lourde ; 2° l'industrie légère et la productivité ; 3° tout le reste. La radio officielle a précisé :

— « Si nos efforts sont dispersés dans la construction d'une industrie légère, au lieu d'être concentrés sur l'industrie lourde, aucune fondation industrielle ne pourra être réalisée même dans huit ou dix ans et aucun problème de base ne pourra être résolu. Avec la construction capitale de l'industrie lourde, tous les problèmes peuvent être fondamentalement résolus. »

La Chine va donc s'industrialiser. On estime qu'elle peut, en quelques années, multiplier par 100 le potentiel d'énergie dont elle dispose actuellement. C'est le pays où les possibilités sont les plus vastes ! On ne sera pas surpris dès lors de compter actuellement en Chine six ministères de l'Industrie, totalisant 23 ministres et vice-ministres ! Ils se divisent la matière : industrie lourde industrie légère, équipement, carburants, textiles, énergie, etc.

De grands changements sont faits dans le haut personnel. Le 15 novembre, 230 titulaires étaient relevés de leurs fonctions, et une deuxième liste de 275 étaient « mutés ». On se sert de deux facteurs de discrimination : la compétence technique, l'amitié sino-soviétique.

Remarquons que si la Chine se lance dans une immense entreprise, elle part pratiquement de zéro. Les besoins du pays sont incalculables. On ne doit cependant pas sous-estimer les réalisations. Il y a des chemins de fer construits, des routes aménagées, des fleuves utilisés pour la production d'énergie. Nul doute qu'à ce rythme, dans dix ans, il y aura beaucoup de progrès accomplis. La Russie était encore féodale en 1920. Elle est devenue en 30 ans la deuxième puissance mondiale. Les ressources de la Chine sont encore plus grandes, potentiellement, que n'étaient celles de la Russie. Les dernières statistiques officielles accusent une population de 483.687.862 habitants. Les richesses naturelles sont pratiquement inépuisables. Et partout, sur tous les chantiers essentiels, on trouve, jusque dans les provinces les plus reculées, des techniciens soviétiques. En un sens, la Chine est une colonie russe.

En un sens seulement ! Et cette colonie fera, un jour peut-être, à l'égard de la Russie surclassée par elle, ce que firent les U.S.A. vis-à-vis de l'Angleterre. L'avenir est obscur.

X

Dans la revue *Grands Lacs* de janvier 1953, on lit un bel article de H. Le Veux sur **Les Termites.**

Tout le monde sait ce que sont les termites et les termitières. Les termites sont appelés souvent *fourmis blanches*. On n'en trouve chez nous que tout à fait par exception et par importation. Mais dans les pays chauds, ces insectes abondent. Le missionnaire qui nous en parle les signale comme « une curiosité naturelle » de la brousse. Les termitières appelées, en Afrique, « coupinières » sont des monticules tous orientés vers le midi. Mais il ne faut pas croire qu'il n'existe qu'une seule espèce de termites et de termitières. Il en est qui vivent dans le sous-sol et dont les termitières ne sont que le tas produit par les déchets des galeries souter-

raines. Il en est qui vivent au rez-de-chaussée, d'autres, pour ainsi dire, à l'entresol, d'autres enfin dans les étages supérieurs, jusqu'à une hauteur de 4 à 5 mètres ! Une carte jointe à l'article que nous résumons montre que les termites abondent surtout dans l'Afrique du sud, dans l'Amérique du sud, dans l'Hindoustan et Ceylan, enfin dans l'Australie.

On compte environ 1500 espèces différentes de termites. La longueur des individus varie de 3 à 10 ou 12 millimètres.

Ce que nous avons peine à imaginer, c'est l'appétit que les indigènes montrent pour les termites. Ils sont heureux de découvrir une termitière. Elle devient leur propriété ; ils la couvent de leur surveillance et de leurs désirs ; ils attendent patiemment l'heure des émigrations de ces fourmis, pour s'en gaver.

— « Certains enfants, dit notre article, avalent les *nswa* — termites — ...vivantes et à la croque-sans-sel. »

Les missionnaires eux-mêmse ne dédaignent pas d'y goûter.

— « La première pochette de ces termites comestibles, dit le P. Le Veux, me fut offerte, ornée de fleurs, par une fille protestante, Ruth Nnalumansi, qui ensuite accepta de se convertir, avec sa sœur, Dorcas ; puis finalement devint religieuse. Le premier annelet d'une chaîne de grâces peut être une simple gracieuseté. Une brochette de sauterelles vertes — *olusika* — comme celle qu'on offrait jadis aux Pharaons, eut la même fortune pour Sara Nnampa, qui fut conquise au Roi des cieux. »

A vrai dire, ce ne sont pas seulement les indigènes qui sont friands de cette nourriture. Notre article met ici en sous-titre : « *Un régal pour tous* ».

Ce sont les oiseaux qui commencent. Il en est un, du genre guêpier, qui se met à voltiger partout, quand il devine, par des moyens à lui, que l'exode des termites va commencer. Il a un chant d'appel à la curée. Les oiseaux accourent de partout. On y voit toutes les espèces du voisinage représentées, le moineau — qui est international — l'hirondelle, le hoche-queue, le coucou du pays, la tourterelle, le tisserin aux yeux rouges, la veuve, le coucal, le loriot, la huppe, l'engoulevent, l'ibis, péripatéticien au long bec, la grue couronnée, etc. Les animaux sans ailes, le chien, le chat, le campagnol montrent le même désir et naturellement, si le chat voit le campagnol, il préfère ce morceau à tous les termites du monde ! Il n'est pas jusqu'à la chèvre, au lézard, au caméléon, à l'âne qui ne montrent qu'ils savent apprécier un plat aussi recherché !

Mais les opérateurs les plus hardis restent les hommes. Les filles et les garçons surtout. Dès 7 heures du matin, au sortir de la messe et de l'action de grâces, ils vont à la cueillette, et si le père approche à son tour, il est rare qu'il n'y ait pas « quelque gentil damoiseau ou courtoise jouvencelle » qui ne vienne lui offrir ou un cornet ou un paquet de sa capture de *nswa*, sorte de termite comestible.

Quand le missionnaire rentre d'une visite aux malades, à la nuit bien close, vers 7 heures, il pourrait croire qu'il assiste parfois à une féerie champêtre.

— « Partout s'allument des flambées qui illuminent la brousse. Les interpellations, les rires, les chants des chasseurs (de termites), rythmés par le heurt des bâtonnets (percutant de vieux bidons à pétrole, des creux de tout genre, surtout les coupinières elles-mêmes, afin de hâter la sortie des émigrants), l'arrêtent, non sidéré, mais très réjoui. Il complimente les chasseurs : « Bonne chasse !... Quels termites entreprenez-vous ? »

C'est que, suivant les espèces, les heures changent. Il en est qui sortent vers 3 heures du matin, d'autres ont commencé à minuit, d'autres sont essentiellement irréguliers.

En pleine brousse, il ne manque pas d'indigènes qui étendent des nattes toutes couvertes de termites en plein soleil, comme nous faisons des cèpes, des pruneaux, du poisson boucané, pour les faire sécher. Mais, direz-vous, comment une race d'insectes aussi généralement pourchassée, peut-elle survivre aux razzias dont elle est l'objet ?

La nature — et ici nous entendons la *nature naturante*, comme aurait dit Scot Erigène — a prévu le cas.

Les termites qui ont réussi à esquiver cette foule de chasseurs rejettent leurs ailes encombrantes, s'épousent sans cérémonie, puis grattent le sol pour s'y cacher. Bien vite, le termite-mâle devient prince-consort. La nouvelle mariée est reine. Ils organisent leur futur palais. Le corps de la reine subit des modifications prodigieuses ; il grossit, s'allonge, et chez certaines espèces la reine aura jusqu'à dix centimètres de long, et son corps sera de 20 à 30.000 fois plus gros que celui d'un termite-ouvrier. Elle pourra pondre — en opérant jour et nuit, sans relâche — 30 millions d'œufs par an, et même parfois le double !

Et toute la tribu est au travail autour de ces œufs. Des centaines d'ouvriers les emportent et les logent en lieu sûr. Des centaines d'autres nourrissent la reine. Auprès d'elle, le roi. Tout autour, des termites différents des simples ouvriers et portant une sorte de cuirasse et des instruments d'attaque, montent la garde. On les appelle les « termites-soldats ». La reine a ses appartements personnels, interdits aux autres. Ce sont des ouvriers qui mélangent leur salive à une sorte d'argile choisie par eux, et qui bâtissent l'énorme termitière, percée savamment d'ouverture pour l'aération et pour le service de la reine.

Le travail des termites, quand ils entrent dans une installation humaine, est terrifiant. Ils sont capables de ronger tout l'intérieur d'un poteau, d'un navire, d'une hutte, en bois naturellement, sans que rien, au dehors, trahisse leur opération, en sorte que l'objet rongé tombe en ruines dès qu'on y touche. Le termite mange un arbre et ne laisse que l'écorce. Il s'attaque aux meubles, au linge, au papier, aux vêtements, dont il ne laissera que les boutons. Un paysan laisse son chariot dehors. Le matin il n'en trouve que les ferrures !

En plus radical, c'est à peu près le travail de nos « mites », sur les objets de laine, dans nos placards et armoires !

XI

Une occasion exceptionnelle s'est offerte récemment d'avoir des renseignements précis sur **l'état de l'Eglise russe, en Russie même.** Nous les trouvons dans la revue *Irénikon* (3e trimestre 1952), à

la Chronique religieuse. Un pasteur protestant, Alf. Johansen, a pu assister en mai dernier, à Moscou, au Congrès pour la Paix. Il a donné, dans une interview, après son retour, les indications que voici sur la pratique religieuse à Moscou.

Le dimanche, il y a trois services religieux de chacun deux heures, dans chacune des 55 églises de la capitale russe. Les dirigeants de l'Eglise orthodoxe lui ont déclaré que l'on peut estimer à 225.000 le nombre de ceux qui assistent au service dominical. Cela ferait une moyenne d'un peu plus de 4.000 par église. Mais cela ne représente que 3 % de la population moscovite, qui est évaluée à 7 millions. Outre ces services du dimanche, il s'en fait d'autres au cours de la semaine, le matin ou même le soir.

Le *calendrier du Patriarcat* pour 1952 contient les portraits de tous les évêques de la hiérarchie russe. Ils sont au total 73, dont 5 portent le titre de métropolites, 23 celui d'archevêques, et 35 celui d'évêques, ce qui fait 63 pour la Russie même, et les autres hors de Russie. Il y a en tout huit séminaires et deux académies théologiques, avec 500 étudiants pour tout le pays, d'où une centaine d'ordinations par an. La Russie compte environ 20.000 paroisses. On voit que la pénurie de prêtres est énorme et que le recrutement est pauvre. Pour y suppléer, les évêques ordonnent des laïques pieux et mariés mais dépourvus de toute formation théologique, car ils n'ont passé par aucun séminaire. Tout ce qu'on leur demande c'est de savoir officier sommairement et donner les sacrements. Presque chaque diocèse possède une « école d'été », pour ces prêtres-là.

En face de cette Eglise en train de mourir, l'activité antireligieuse de la « Société des Etudes politiques et scientifiques » ne se relâche jamais. Récemment Ivan Sidorov a donné, dans le cadre de cette société, une conférence dont le texte a été tiré à 78.000 exemplaires. On y trouve les réflexions suivantes, qui sont à méditer, sur l'opposition radicale et irrémédiable entre le christianisme et le communisme :

— « Même dans les sermons témoignant d'une certaine bienveillance envers le communisme, on rencontre l'idée que, bien que la vie dans le monde communiste soit belle, elle ne représente néanmoins qu'un bonheur terrestre, passager, vanité des vanités, et ne peut en rien être comparée au bonheur éternel du ciel.

Il est absolument contraire à l'idéologie et à la morale communiste de prêcher la croyance en une vie audelà de la tombe et la nécessité primordiale du salut de l'âme. Ces articles de foi déforment la conception du monde chez le croyant et développent en lui un sentiment d'individualisme extrême, qui l'empêche de remplir pleinement son rôle dans le combat communiste...

Le bras droit du parti communiste dans la lutte pour le socialisme est le Komsomol (mouvement de jeunesse), responsable de l'accomplissement d'une mission d'honneur : former la jeunesse dans l'esprit communiste...

La grande majorité de la jeunesse soviétique n'est pas contaminée par les préjugés religieux. Elle s'assimile avec succès l'enseignement matérialiste marxisteléninien sur la nature et la société et *ne croit ni à Dieu, ni au diable, ni aux anges* [3].

La survivance des vieilles croyances subsiste encore dans certaines consciences... L'influence des superstitions et des préjugés religieux est particulièrement néfaste chez les enfants, dont la conception du monde commence seulement à se former. »

Cette brochure conclut en recommandant de mener auprès des croyants une « propagande militante », mais pleine de tact, afin de les attirer sans les effrayer.

Dans une autre conférence, publiée à Moscou, par la maison d'éditions « Znanie - Connaissance », au début de 1952, l'auteur, M. A. Tsaritsin, écrit que :

— « En U.R.S.S., les plus profondes racines sociales de la religion ont été extirpées... En U.R.S.S., dit-il encore — pays de conception d'un monde scientifique — la lutte contre les préjugés religieux fait partie intégrante de l'éducation communiste. »

La place nous manque aujourd'hui pour montrer comment les mêmes attaques contre la religion se poursuivent, dans toute la Chine communiste, avec un zèle encore plus grand qu'en Russie. Mais nous y reviendrons, car là est un danger majeur pour le monde !

XII

Pour terminer cette Causerie, nous voudrions signaler très brièvement une information donnée par la revue espagnole *Ecclesia* (28 février 1953). Il s'agit d'un vif éloge fait de l'Eglise catholique par... un pasteur méthodiste. Ce pasteur se nomme Arthur Achison, et il écrit dans l'organe officiel de l'Eglise méthodiste de Chicago. Son article a pour titre : **« Pourquoi j'aime le catholicisme romain »**. Il a été publié tout récemment, et il énumère *sept* raisons qui expliquent l'amour de son auteur pour le catholicisme :

1° Le catholicisme a créé, dans le monde, la société humaine des imitateurs et fidèles de Jésus-Christ ; 2° Comme une mère aimante, l'Eglise catholique a préservé, au cours des siècles, la substance de la tradition chrétienne ; 3° Le catholicisme est rectiligne ; 4° Il ne fait pas de différence entre les races ni les couleurs ; 5° Sa discipline embrasse tout l'ensemble des fidèles depuis le plus humble des communiants jusqu'au prêtre qui célèbre le service divin ; 6° Sa prédication est un monde en expansion ; 7° Son culte est une splendeur, qui s'attache au beau comme à son trésor !

L'auteur annonce qu'il va continuer son étude en une série d'articles du même esprit, dans le but de travailler à une meilleure compréhension et à une plus profonde estime de la foi des autres.

Il est consolant de penser que le spectacle de la foi catholique aux Etats-Unis est assez rayonnant pour provoquer de telles appréciations. De fait, une statistique récente, chez les catholiques aux U.S.A., conclut que 97 % des femmes consultées déclarent que la religion doit être prise au sérieux, et que 90 % des hommes sont du même avis.

L'opinion commune est que « l'intérêt pour la religion augmente avec les années, surtout à partir de 65 ans !... » Qu'en pensent les catholiques de chez nous ?

L. Cristiani.

[3] C'est nous qui soulignons. Il est affligeant de trouver au Collège de France un écho à ces négations blasphématoires !

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Conego Dr OSCAR DE OLIVEIRA. — **De delictis et pœnis.** — In-8 de 566 p. — Mariana (Minas, Brésil). Cooperativa do livro, Caixa Postal 11, 1951.

L'auteur est professeur de droit canon au grand Séminaire Saint Joseph, à Mariana. Comme, pendant la dernière guerre, il lui était impossible de faire venir d'Europe des manuels pour ses étudiants, il rédigea lui-même des leçons à leur usage et les fit polycopier. Ce travail a été ensuite jugé digne d'être imprimé.

De fait, l'auteur qui a suivi à Rome les cours de la Grégorienne, s'est inspiré de la doctrine de ses maîtres, Cappello, Coronata, etc., pour rédiger ce commentaire du livre V du *Codex*. Sa doctrine est donc classique.

Quant à la méthode, il suppose que l'étudiant a sous les yeux les canons latins ; il ne les répète ni ne les traduit. Son commentaire rapporte les opinions des auteurs, mais vise avant tout à donner l'intelligence du texte des lois sans s'étendre sur les controverses. Par contre, il a insisté, et avec raison, sur les notions générales qui commandent tout le traité des délits et des peines (canons 2195-2254) ; il a mis tous ses soins à bien définir les conditions indispensables pour que les peines, surtout les plus graves, soient encourues par les délinquants.

A la fin du livre on trouve quelques appendices : énumération des excommunications *latæ sententiæ*, des interdits, des suspenses, etc. ; peines spéciales *latæ sententiæ* établies par les évêques brésiliens ; pouvoirs quinquennaux qui leur sont conférés pour l'absolution des censures, etc.

La présentation typographique est très claire, grâce à de nombreuses divisions en paragraphes numérotés. L'auteur tient compte, dans ses explications, non seulement des décisions des assemblées épiscopales locales, mais aussi du code civil et du code pénal brésiliens. Son travail, écrit en langue portugaise témoigne de la solidité de l'enseignement du droit canon au Séminaire de Mariana.

L'Eglise éducatrice des consciences par le sacrement de Pénitence. — Compte rendu du Congrès de l'Union des Œuvres Catholiques de France, à Nancy en 1952. — In-8 de 320 p., 540 f. — Paris, Editions de Fleurus, 1952.

Le choix du sujet abordé dans ce Congrès était dicté par les besoins des confesseurs et des pénitents. Car il est certain que les fidèles veulent bien avouer leurs torts au saint tribunal, mais s'élèvent plus rarement jusqu'à l'attitude de coupables envers Dieu : ils n'ont plus le sens du péché. De là, chez quelques prêtres, blâmés fortement par S. S. Pie XII dans plusieurs documents, une sorte de désaffection à l'égard de ce ministère sacré. C'est à dissiper le malaise ainsi défini que se consacra le Congrès.

Mais en même temps il révéla à quel point des âmes d'élite sentent l'impérieux besoin d'une réception fréquente et fervente de la Pénitence, tandis que des psychologues rappelaient aux confesseurs que la responsabilité de tel ou tel pécheur peut être singulièrement diminuée par les états pathologiques que la science médicale moderne étudie avec succès.

Toutes ces questions, et beaucoup d'autres, furent présentées sous leurs divers aspects par les conférenciers, MM. Folliet, Sauvage, Ligier, Laurent, Renard, et le R. P. Beirnaert ; elles firent l'objet de discussions, de témoignages, de carrefours, qui furent résumés dans des conclusions officiellement proclamées par les évêques présents, à la fin du Congrès.

Le point de vue auquel ces échanges de vue se maintint constamment est celui de *la pastorale*, que les prêtres exercent, dont bénéficient les fidèles. De là le caractère *pratique* et *actuel* du livre, dont la lecture sera un précieux memento pour les congressistes et pour tous les autres l'occasion d'un fécond examen sur la manière dont ils administrent ou reçoivent ce sacrement, puissant animateur de la vie surnaturelle.

Jean DANIELOU. — **Essai sur le mystère de l'histoire.** — In-8 de 340 p. — Paris, Editions du Seuil, 1953.

Le R. P. Daniélou, S. J., s'est attaché dans ce livre à donner le point de vue chrétien sur ce fameux « sens de l'histoire » auquel le marxisme attache aujourd'hui tant d'importance. « La philosophie de l'histoire » est de tous les temps ; mais elle varie sans cesse avec les mouvements des idées. Une mise au point pour notre époque était donc bien nécessaire.

Dans une 1re partie intitulée « Les Problèmes », le R. P. présente et critique les points de vue de ceux qui prétendent absorber, dans l'histoire des civilisations ou des religions, la longue série des efforts de l'humanité pour réaliser son salut spirituel. Il décrit ensuite (2e partie) ce que fut vraiment cette « histoire du salut » telle que la révélation biblique de l'A. Testament nous la fait connaître. Il termine enfin son exposé (3e partie) en montrant comment le chrétien est nécessairement « engagé », depuis le Nouveau Testament, dans cette « histoire sainte », au déroulement de laquelle il doit collaborer comme individu et comme être social.

Ces pages semblent avoir été rédigées primitivement sous forme de conférences : elles en ont gardé l'allure et le ton. D'autre part, elles n'approfondissent pas tous les problèmes ni toutes les solutions dont elles traitent ; l'auteur l'a bien senti, qui présente son travail comme un *essai*. Mais cet essai est réussi, en ce sens qu'il est fait par un auteur sérieusement informé, qu'il provoque la réflexion et qu'il contribuera à susciter et à orienter les efforts d'autres chercheurs : c'est ainsi que les catholiques contemporains comprendront le vrai « sens de l'histoire » d'un monde que la Providence conduit et dont le Christ est roi.

G.-E. AKHMINOV. — **La puissance dans l'ombre ou le fossoyeur du Communisme.** — In-12 de 371 p. — Paris, Les Iles d'Or (Plon), 1952.

L'auteur qui connaît bien la Russie pour y avoir longtemps vécu, nous communique le résultat de ses réflexions et de ses observations attentives sur les lois de l'évolution du communisme en général et en particulier en U.R.S.S.

Pour lui, le communisme n'est pas une forme de société en réaction contre les abus du capitalisme : la preuve, c'est qu'on le trouve installé dans les pays les moins industrialisés du monde, la Russie, la Chine, l'Asie, l'Europe Centrale, etc., tandis que les pays à régime capitaliste sont en fait moins perméables que les autres à l'idéologie marxiste ; ce phénomène vient de ce que le développement de la grande industrie a produit une évolution sociale défavorable au communisme. Sa terre d'élection, ce sont les pays arriérés, ceux qui par suite de la carence ou de l'incapacité de la classe dirigeante n'ont pas évolué au même rythme que les autres et ont du retard à rattraper. C'est en somme ceux où le capitalisme ne s'est pas assez déve-

loppé : et le but du communisme est de réaliser chez eux ce que le capitalisme a fait ailleurs : il apparaît comme un capitalisme de remplacement.

On aurait donc tort de croire que son objectif est de supprimer les inégalités sociales et d'améliorer le bien-être de la classe ouvrière. La dictature du prolétariat ne fut qu'un habile moyen de propagande imaginé par Lénine. Sans doute les ouvriers jouent leur rôle dans le régime ; mais celui d'appui, de soutien simplement ; car la force motrice du communisme est constituée par les révolutionnaires professionnels pour qui le meilleur atout réside non dans la misère du peuple, ni dans son mécontentement ou dans sa jalousie, mais dans l'existence à l'intérieur d'une catégorie d'hommes qui se sentent capables d'occuper une place plus haute que celle à laquelle ils peuvent atteindre dans l'ordre établi : « Nous ne sommes rien, soyons tout », chantent-ils dans un couplet de l'*Internationale*.

Cette classe, naturellement favorable à l'établissement du régime, lui fournit les cadres nécessaires : car on a beau supprimer la propriété privée, il faut quand même confier à quelqu'un la direction des usines, des fabriques, des entreprises commerciales et agricoles. Il y a là des possibilités de promotion considérables et ceux à qui le communisme les offre constituent sa force initiale. Mais quand tout l'appareil est mis en marche, ces nouveaux capitaines d'industrie, ces ingénieurs, ces directeurs créent une nouvelle couche sociale qui au sein du communisme prend le rôle de la bourgeoisie dans les pays capitalistes ; l'auteur l'appelle l'intelligentsia technique et voit en elle le fossoyeur du communisme.

Grâce à sa qualité et à sa quantité, cette classe dont les intérêts sont en opposition avec ceux du parti, impose déjà sa volonté et a marqué des points dans la lutte : la suppression des commissaires pendant la guerre, la création des titres, des décorations, des grades et surtout des primes à la production qui sont une sorte de participation aux bénéfices, constituent autant de gains sur le parti et nous entraîne déjà loin des conceptions de Marx et Engels. Ainsi l'Intelligentsia s'enrichit ; elle a des possibilités d'investissement et l'avenir dépend pour beaucoup de sa volonté. Comme son intérêt est de rétablir la propriété privée pour assurer sa sécurité personnelle et la permanence de son action, un jour viendra où la Russie connaîtra son 9 Thermidor.

Comme on le voit, ce livre contient une quantité de remarques originales et est rempli d'idées séduisantes qu'il est assez difficile d'exposer avec détails dans une recension. Souhaitons que les prévisions de l'auteur, basées souvent sur des lois théoriques, ne se trouvent pas démenties par les faits.

Hamilton Fish ARMSTRONG. — **Tito et Goliath.** — **In-12 de 362 p. — Paris, Les Iles d'Or (Plon), 1952.**

Le 6 avril 1941, Hitler attaquait la Yougoslavie qui avait cependant adhéré au pacte tripartite ; une huitaine de jours lui suffirent pour se rendre maître du pays. Le 10 mai suivant, Mihaïlovitch lançait un appel à la résistance et créait ses bataillons de Chetniks, composés surtout de Serbes, partisans du roi Pierre, anti-communistes et anti-nazis. En septembre de la même année, un chef communiste notoire, Josiph Broz, qui se fera appeler successivement Walter, Babich, Tomanek et enfin Tito (nommé maréchal en 1943) leva lui aussi l'étendard de la révolte contre l'occupant. Il réussit à gagner les bonnes grâces des alliés, de Churchill en particulier, qui commirent la grave erreur de le préférer à son rival. Pendant la guerre, ils lui fournirent au moins un appui moral, et à Yalta, ils le désignèrent comme chef du gouvernement provisoire qui fut installé à Belgrade le 6 mars 1945, à la Libération. En novembre, il fit procéder à des élections pour une Assemblée Constituante qui dès le 29 du même mois proclamait l'abolition de la royauté et installait le régime communiste dans le pays.

Au début, ce fut la lune de miel avec Staline. Mais le ciel s'obscurcit progressivement et finalement accusé d'hérésie, de déviationisme, d'insubordination et de nationalisme Tito refusa de comparaître devant le Kominform le 20 juin 1948 et en fut expulsé huit jours après. Excommunié par l'U.R.S.S. et ses satellites, il se trouva en face de graves difficultés économiques pour la solution desquelles il se tourna vers l'occident tout en maintenant le régime communiste dans son pays.

Tels sont les faits racontés en détail et avec commentaires dans une première partie du livre où l'auteur expose en même temps comment Tito a renié la solidarité communiste et opéré une scission retentissante ; pourquoi l'individualisme et l'indépendance, disparues chez les Soviets et leurs satellites, ont survécu dans un pays vassal et comment enfin Tito a pu résister aux attaques et au boycottage des pays communistes. Une seconde partie recherche les répercussions de cette révolte sur les pays alliés aux Soviets. Tito a fait école et il a déjà eu pour disciples Gromulka en Pologne ; Clémentis et Novy en Tchécoslovaquie ; Markos en Macédoine ; Kustov en Bulgarie ; Xoxe en Albanie ; Rajk en Hongrie. Il est vrai qu'ils furent moins heureux que leur maître puisque tous payèrent leur hérésie de leur vie.

Ce travail, œuvre d'un américain qui écrit plus en philosophe qu'en historien, jette une vive lumière sur un sujet peu connu. Il est regrettable toutefois à notre point de vue qu'il donne une place trop réduite aux questions religieuses et à l'attitude de Tito envers la religion.

R.-N. CAREW HUNT. — **Théorie et pratique du Communisme.** **Traduit de l'anglais par** Max Petel. — **In-12 de 308 p., 630 f. — Paris,** Les Iles d'Or (Plon), 1952.

Le *Manifeste communiste* de Karl Marx qui passe pour être le *Credo* du communisme, fut publié en 1848. Il y a donc un peu plus d'un siècle que cette nouvelle doctrine a pris naissance et elle a fait des progrès si rapides que le tiers environ de l'humanité en est infesté. En raison de cette expansion et du danger qu'elle présente pour la civilisation et la foi chrétiennes, il est indispensable de connaître les origines du communisme, les principes sur lesquels il repose, les raisons de ses succès et de ses revers. Les ouvrages sur ce sujet ne manquent pas sans doute, mais beaucoup d'entre eux sont épuisés et il y en a peu qui l'étudient jusqu'à Lénine et Staline.

Or ce livre prétend combler une telle lacune. Il est divisé en trois parties : 1° bases philosophiques, économiques, politiques et morales du communisme ; 2° « développement du mouvement socialiste jusqu'en 1914 » ; on montre l'influence du marxisme sur le monde ouvrier à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle et les mouvements d'opposition qu'il suscita ; 3° application pratique que Lénine et Staline ont faite de l'idéologie marxiste et leur apport au communisme traditionnel.

Ouvrage clair et objectif, d'où cependant toute préoccupation religieuse est absente. Il ne vise pas à une réfutation ni à une contre-propagande, mais simplement à un exposé loyal à l'usage de gens cultivés.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 maii 1953

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)